

Béatrice Perez (dir.)

LA REPUTACIÓN

QUÊTE INDIVIDUELLE ET ASPIRATION
COLLECTIVE DANS L'ESPAGNE DES HABSBOURG

*Hommage à la professeure
Araceli Guillaume-Alonso*





L'idée de cet ouvrage est née de la nécessité de comprendre le sens du concept espagnol de *reputación*. La définition originelle du terme demeure proche de celle de *réputation* dans la France d'Ancien Régime. Pourtant, la fréquence obsessionnelle avec laquelle il est utilisé sous les Habsbourg attire l'attention.

À l'échelle des hommes, comment se construit la réputation, de quels espoirs secrets est-elle le nom ? Dans la mise en scène de la monarchie catholique au regard de l'Europe, comment se négocie la

reputación du royaume, suivant le chemin sinueux de la paix et des réformes ? De quelle dangerosité se charge-t-elle dès lors que la politique *reputacionista* devient le nouveau programme de recouvrement symbolique de la gloire internationale, combinant à la fois l'universel et le localisme ? Sans cesse, la société castillane se joue de cette *reputación* pour promouvoir d'autres grilles de valeurs, d'autres usages sociaux : réputation de la qualité de noble ; réputation du sang ; *reputacionismo* et revendication expansionniste.

La réputation dévoile des usages sociaux qui rendent compte d'une façon propre de penser le monde, et de se penser dans le monde. Elle est ce principe vital sans lequel on ne comprend pas grand-chose aux dynamiques sociales et politiques de l'époque moderne. C'est la grande leçon tirée des travaux de la professeure Araceli Guillaume-Alonso à qui son équipe de recherches, ses collègues et amis, nombreux, ont souhaité rendre hommage.

Béatrice Perez, professeure d'histoire et civilisation de l'Espagne moderne à Sorbonne Université, dirige la composante Civilisation et histoire de l'Espagne classique (CHECLA) de l'équipe CLEA. Elle a reçu le prix de la recherche « Alberto Benveniste » pour son livre *Inquisition, Pouvoir, Société* (Paris, Champion, 2007) et a publié aux PUPS, en 2016, *Les Marchands de Séville. Une société inquiète (XV-XVII^e siècle)*.

Couverture : Pieter Coecke van Aelst (atelier), *Le Triomphe de la Renommée*, encre sur papier, diam. : 284 mm, entre 1512 et 1549, Amsterdam, Rijksmuseum © Rijksmuseum, Amsterdam / avec la collaboration de l'agence La Collection.

4^e de couverture : Mellaria, *VII Centenario de la muerte de Guzmán el Bueno (1309-2009)*, timbre postal, 2009, d'après M. Reiné Jiménez, *Guzmán el Bueno*, huile sur toile, 2m x 1m, 2011, Tarifa, Salon du Consistoire. © Mellaria (Asociación tarifena para la defensa del patrimonio cultural).



LA REPUTACIÓN

Les Marchands de Séville. Une société inquiète (XV^e-XVI^e siècles) (n° 27)
Béatrice Perez

Les Voies du silence dans l'Espagne des Habsbourg (n° 26)
Alexandra Merle & Araceli Guillaume-Alonso (dir.)

Le Monde hispanique. Histoire des fondations (n° 25)
Georges Martin, Araceli Guillaume-Alonso & Jean-Paul Duviols (dir.)

Les Couleurs dans l'Espagne du Siècle d'or. Écriture et symbolique (n° 24)
Yves Germain & Araceli Guillaume-Alonso (dir.)

La Pureté de sang en Espagne. Du lignage à la « race » (n° 23)
Raphaël Carrasco, Annie Molinié & Béatrice Perez (dir.)

Ambassadeurs, apprentis espions et maîtres colporteurs.
Les systèmes de renseignement en Espagne à l'époque moderne (n° 22)
Béatrice Perez (dir.)

Le Cérémonial de la cour d'Espagne au XVII^e siècle (n° 21)
traduction & édition critique de Hugo Coniez

Vivre et mourir sur les navires du Siècle d'or (n° 20)
Delphine Tempère

Des Marchands entre deux mondes. Pratiques et représentations
en Espagne et en Amérique (XV^e-XVIII^e siècles) (n° 19)
Béatrice Perez, Sonia V. Rose & Jean-Pierre Clément (dir.)

Les Jésuites en Espagne et en Amérique. Jeux et enjeux du pouvoir (XVI^e-XVII^e siècles) (n° 18)
Annie Molinié, Alexandra Merle & Araceli Guillaume-Alonso (dir.)

Miroir du Nouveau Monde. Images primitives de l'Amérique (n° 17)
Jean-Paul Duviols

Les Sépharades en littérature. Un parcours millénaire (n° 16)
Esther Benbassa (dir.)

L'Espagne et ses guerres. De la fin de la Reconquête
aux guerres d'Indépendance (n° 15)
Annie Molinié & Alexandra Merle (dir.)

Inquisition d'Espagne (n° 14)
Annie Molinié & Jean-Paul Duviols (dir.)

Charles Quint et la monarchie universelle (n° 13)
Annie Molinié & Jean-Paul Duviols (dir.)

Des Taureaux et des Hommes.
Tauromachie et société dans le monde ibérique et ibéro-américain (n° 12)
Annie Molinié, Jean-Paul Duviols & Araceli Guillaume-Alonso (dir.)

Philippe II et l'Espagne (n° 11)
Annie Molinié & Jean-Paul Duviols (dir.)

Les Voies des Lumières (n° 10)
Carlos Serrano, Jean-Paul Duviols & Annie Molinié (dir.)

Béatrice Perez (dir.)

La Reputación

Quête individuelle et aspiration
collective dans l'Espagne des Habsbourg

*Hommage à la professeure
Araceli Guillaume-Alonso*

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES
Paris

Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université
et du laboratoire CHECLA-CLEA

Sorbonne Université Presses est un service général
la faculté des Lettres de Sorbonne Université

© Sorbonne Université Presses, 2018, 2023
ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0593-3

Important : les illustrations sont absentes de la version numérique.

Mise en page ATELIER CHRISTIAN MILLET
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

SUP

Maison de la Recherche
Université Paris-Sorbonne
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

PREMIÈRE PARTIE

Définition d'un concept

RÉPUTATION ET CONSCIENCE :
LE *COMMENTO EN ROMANCE A MANERA DE REPETICIÓN
LATINA Y SCHOLÁSTICA... SOBRE EL CAPÍTULO INTERVERNA
XI Q. III DE MARTÍN DE AZPILCUETA*
(COÏMBRE, 1544 ; SALAMANQUE, 1572 ; ROME, 1584)

Michèle Guillemont
Université de Lille-CECILLE

Martín de Azpilcueta¹ (1491-1586, Barásain-Rome), à la renommée savante européenne, ne s'intéressa pas seulement aux formes de reconnaissance et de sanction sociale dans son *Manuel de Confesores y penitentes*². Nous tenterons de rendre compte ici de la quête théorique sur la réputation qu'entreprend,

61

PREMIÈRE PARTIE Définition d'un concept

- 1 Sur Martín de Azpilcueta, voir entre autres études, Mariano Arigita y Laso, *El Doctor Navarro don Martín de Azpilcueta y sus obras: estudio histórico-crítico* [1895], Pamplona, Jiménez Gil, 1998 ; Hermilio de Olóriz, *Nueva biografía del doctor Navarro Martín de Azpilcueta* [1918], Pamplona, Jiménez Gil, 1998 ; María Luisa Larramendi de Olarra, *Miscelánea de noticias romanas acerca de don Martín de Azpilcueta, Doctor Navarro*, Madrid, Espasa-Calpe, 1943 ; Ramón Martínez Tapia, *Filosofía política y derecho en el pensamiento español del siglo XVI*, Granada, Colegio Notarial de Granada, 1997 ; Rodrigo Muñoz de Juana, *Moral y economía en la obra de Martín de Azpilcueta*, Pamplona, EUNSA, 1998. Signalons l'apport de quelques travaux récents sur son œuvre. Tout d'abord, dans le sillage des recherches de Paolo Prodi, Vincenzo Lavenia, *L'infamia e il perdono. Tributi, pene e confessione nella teologia morale della prima età moderna*, Bologna, Il Mulino, 2004, au chapitre VII « Il Navarro e la svalutazione delle leggi secolari », p. 219-264 ; et, dans le cadre des travaux sur Augustin en Espagne coordonnés par Marina Mestre et Philippe Rabaté, Eduardo Fernández Bollo, « Conciencia y valor en Martín de Azpilcueta: ¿un agustinismo práctico en la España del siglo XVI? », *Criticón*, n° 118, 2013, p. 57-69.
- 2 La première édition fut celle de Coïmbre en 1553. Aux cinq éditions en castillan et à celle en portugais, s'ajoutèrent les trente-huit en latin de l'*Enchiridion confessoriorum* – sans compter le *Compendio*, qui amplifia encore le succès de cet ouvrage utile aux « cas de conscience » pour les confesseurs et les laïcs. Pour ce qui est des attaques à la réputation, ses manières et espèces, le canoniste les reprend de la *repetitio* de Coïmbre de 1544 pour les exposer à nouveau principalement dans son examen des atteintes au septième commandement – « Tu ne voleras point » – et au huitième commandement – « Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain », aux pages 44-47, 47-53, 343-352 de l'édition d'Anvers de 1577, imprimée par Jan Steels, que nous avons consultée. Quant à la restitution, obligatoire, de cette réputation, elle est traitée plus particulièrement aux pages 352-364. Remarquons que la conservation de la réputation du prochain est obligatoire lors de la confession sacramentaire. Pour asseoir ce principe, Azpilcueta affirme avec force la prédominance de la loi divine positive face aux autres droits et l'obligation absolue du secret de la confession.

dès 1544, le *Doctor Navarrus*, à l'itinéraire inséparable de la confessionnalisation de la monarchie catholique et de la réforme de l'Église catholique romaine.

UN ITINÉRAIRE INDIVIDUEL EN TENSION ENTRE CONSCIENCE ET RÉPUTATION³

62

La famille de Martín de Azpilcueta avait résisté à la conquête de la Navarre, raison pour laquelle elle avait envoyé ce fils étudier le droit canon à Toulouse, où il passa son doctorat et débuta sa longue carrière de professeur. Après l'octroi du pardon royal, le canoniste rejoint la péninsule en 1523. Il dispense son enseignement à Salamanque, en particulier depuis la prestigieuse chaire de Prime en droit canon, jusqu'en 1537, l'année où Jean III du Portugal fonde l'université de Coïmbre sur le modèle de celles de Paris, d'Oxford et d'Alcalá de Henares⁴. Jouissant d'une solide renommée, Azpilcueta est invité à occuper dans le nouvel établissement une chaire similaire à la castillane. Les conditions promises pour un passage au Portugal sont extraordinaires⁵ et *Doctor Navarrus* y débute ses cours en octobre 1538. Parmi les grâces honorifiques et les bénéfices économiques offerts à l'universitaire par la famille royale, se trouve la chantrerie de la cathédrale de Coïmbre, obtenue sur intervention directe de la reine Catherine du Portugal et après quelques arrangements avec Rome.

C'est cette attribution qui amène un compétiteur du Navarrais à attenter une action en justice. Un mauvais bruit public commence à courir contre l'excellent juriste professeur⁶ et celui-ci cherche à y répondre avec la prudence apprise de la sentence biblique : « Ne réponds pas à l'insensé selon sa folie, / De peur que tu ne lui ressembles toi-même. » Pour ce faire, il bâtit une leçon universitaire selon les règles de l'art, à partir du commentaire d'un texte canonique célèbre.

3 Dans ce titre et dans le paragraphe qui suit, nous employons ces termes dans leur sens courant actuel.

4 Jean-François Labourdette, *Histoire du Portugal*, Paris, Fayard, 2000, p. 236-241.

5 Azpilcueta reçut l'autorisation de partir enseigner à Coïmbre après une longue dispute entre l'autorité royale castillane et l'université de Salamanque, en définitive tranchée par Charles Quint. Eloy Tejero reconstruit le détail de cette « mutation » dans « Martín de Azpilcueta cinco veces universitario », dans Peter Linehan (dir.), *Life, Law and Letters: Historical Studies in Honour of Antonio García y García, Studia Gratiana XXIX*, Roma, Salesiano, 1998, p. 839-862.

6 « [...] *Ca como aquella [priesa] fuesse necessaria, para mostrar a mis oyentes ser derecho lo que me veyan hazer de hecho, y no se impedir el fructo de mis trabajos en esta muy florecida Vniuersidad, descaeyendo la authoridad de este mi flaco saber. Assí cumplía esta presteza para obuiar el escándalo, que con dichos más afeytados que maciços, mas en vazía rhetórica, que en derecho diuino ni humano fundados, por rincones a vnos y a otros diziendo cosas escusadas, se ha dado* » dans : « A la muy alta y muy poderosa Donna Cathalina [...] », Martín de Azpilcueta, *COMMENTO/ EN ROMANCE A MANERA/ DE REPETICIÓN LATINA/ y scholástica de iuristas sobre el capítulo Interuerba XI q. III. Compuesto por el Doctor Martín de Azpilcueta Nauarro cathedrático de prima en Cánones de la Vniuersidad de Coimbra... en el qual de rayz se trata quando el dezir, oyr, o huir las alabaças, los vituperios, y las detraçiones o murmuraciones, es mérito quando venial peccado, y quando mortal*, Coimbra, « Ex officina Iohannis Barrerrii. Et Iohannis Aluari », 1544.

Cette *repetitio*, écrite et lue en castillan, est immédiatement éditée à Coïmbre. L'ouvrage paraît avec un privilège pontifical – qui, à lui seul, doit laisser sans réplique les détracteurs du canoniste. Les pièces paratextuelles exposent l'appui inconditionnel de la cour royale portugaise. La fin de l'ouvrage reproduit les pièces juridiques concernant le conflit de la fameuse chantrerie, comme pour conclure cette affaire qui atteignait une « *persona pública obligada a la conservación de su fama* »⁷.

L'heure de la retraite venue, Martín de Azpilcueta rejoint le royaume de Castille où il espère couler des jours sereins, occupé à la correction de ses écrits et à leurs rééditions⁸ bien plus qu'au conseil de la monarchie⁹. Or, à partir de 1561, il devient l'un des défenseurs¹⁰ de Bartolomé Carranza dans le procès¹¹, retentissant, que l'Inquisition attende contre le primat des Espagnes. Convaincu de l'innocence de l'archevêque de Tolède, le juriste se fonde sur le droit canon, dont il ne cessera d'exiger le strict respect, pour appuyer la demande de renvoi à Rome¹². Celui-ci enfin obtenu, il part pour la capitale du catholicisme, âgé de 75 ans, après que Pie V ait accepté qu'il continue de défendre le prélat espagnol.

Dix ans après cet autre départ de la péninsule Ibérique, en 1572, Martín de Azpilcueta publie à son compte, chez le célèbre imprimeur Adrian Ghemart, à Valladolid (cœur de l'administration de la monarchie catholique), la *repetitio* élaborée au Portugal. Cette réédition porte un nouveau titre – *Tractato de alabança y murmuracion, en el qual se declara quando son merito, quando peccado*

7 « Respuesta apologética », dans *ibid.*

8 En 1566, Martín de Azpilcueta rappelait à Philippe II quel avait été son projet à son retour du royaume du Portugal : « [...] *ir a mas de trezientas leguas de aquí* [Valladolid] *para euitar las continuas interrupciones que se me dan doquier que esté, con vna sin fin de preguntas de diuersas partes, y esconderme en alguna librería, y mudado el nombre tornar en dos o tres años a reveer mis obras impresas, y de nuevo imprimir otras que están muy desseadas, con licencia que para ello tenía del Consejo Real* [...] », dans un mémorial publié en annexe de H. de Olóriz, *Nueva biografía del doctor Navarro Martín de Azpilcueta* [1918], *op. cit.*, p. 80.

9 Entre autres consultations directes de Philippe II sur des affaires délicates au canoniste, on compte celles concernant la guerre contre le pape Paul IV, ou encore le destin du prince Carlos.

10 « [...] *Lo hice y lo hago abandonando la revisión y publicación de mis trabajos que fue el principal motivo de dejar Coïmbra* [...] », dans « Carta apologética » ou « Martín de Azpilcueta, Doctor Navarro, Saluda a don Grabiél de la Cueva, Duque de Alburquerque, Gobernador de Milán, etc. » reproduit dans Martín de Azpilcueta, *Comentario resolutorio de cambios* [1556], introd. et texte critique d'Alberto Ullastres, José M. Pérez Prendes, Luciano Perena, Madrid, CSIC, 1965, p. LIII.

11 José Ignacio Tellechea Idígoras, *Fray Bartolomé Carranza. Documentos históricos*, Madrid, Real Academia de la Historia, 1975, t. IV, « Audiencias I (1561-1562) », p. 20-30, p. 45-52, p. 57-58, p. 66-71, p. 73-75, p. 81-83, p. 85-91 et p. 94-101.

12 *Id.*, « El proceso del arzobispo Carranza, "test" de las tensiones Iglesia-Estado », dans Joaquín Pérez Villanueva (dir.), *La Inquisición española. Nueva visión, nuevos horizontes*, Madrid, Siglo XXI, 1980, p. 69-82.

venial, y quando mortal... – et est annoncée corrigée¹³. Néanmoins, une rapide comparaison avec la *princeps* portugaise permet d'établir que les remaniements ne sont que formels et que seul le paratexte est modifié, sans doute avec l'objectif que l'ouvrage prenne une certaine résonance non seulement après la situation hautement conflictuelle traversée par son auteur en Castille¹⁴ mais aussi à cause de celle qui se présente à Rome. En effet, le parti espagnol y mène une campagne très dure contre « le Navarrais » afin que Grégoire XIII ne l'élève pas à la dignité de cardinal ; car c'est bien évidemment cette identité territoriale et politique première du juriste qui est arguée contre Azpilcueta, avec le rappel du parti qu'avait pris sa famille pour Jean d'Albret¹⁵.

64

Après la conclusion du procès de Carranza en 1576, Azpilcueta se consacre enfin au projet de révision de son œuvre entière qu'il avait formé deux décennies auparavant. Il traduit en latin et remanie entièrement le texte de sa *repetitio* portugaise et de son *tratado* castillan. En 1584, et à ses 93 ans, il publie à Rome son *Commentarius in cap. Interverba XI. Q. III in quo de gloria, honore, laude, ac bona fama, deque in gloria, siue vituperio, infamia, & detractatione, praemisso nonihil de silentio, & loquutione profundè & resolutè traditur: & quando cuiusque horum appetitio, auditio, aut dictio sit virtutis, aut vitii actus, & quae bona, quaeque mala, mortifera, vel venialis*¹⁶. Au cœur de cette édition romaine de 1584, définitivement dépouillée de toute référence aux conflits qu'il a affrontés dans les royaumes ibériques et aux pratiques judiciaires inquisitoriales, il n'est plus question, comme l'affiche le titre, que de ce qui relève de la réputation : *gloria, honore, laude, bona fama*.

On le voit : ce bref itinéraire de Martín de Azpilcueta, à partir de celui de l'ouvrage où il théorise la question de la réputation, rend compte de la tension,

13 Le privilège royal, qui avait été accordé en 1556, déclarait : « [...] *Por quanto por parte de vos el Doctor Martín de Azpilcueta, Navarro; Cathedrático lubilado de Prima de Canones de la Vniversidad de Coymbra, nos ha sido fecha relación, que agora veynte años auíades compuesto e imprimido en la Ciudad de Coymbra vn Libro, intitulado Tractado de Alabaça y Murmuración, à manera de Repeticio Latina y Scholástica de luristas: sobre el Capitulo Inter Verba, y que auía mucho tiempo que se acabaron los que se auían impresso, y agora de nuevo auíades tornado a reueer el dicho libro, y emendado y añadido en el muchas cosas buenas, y auía necesidad del en estos nuestros Reynos, por el prouecho que del se seguiría* [...] ».

14 En 1550, Adrián Ghemart avait édité la *Controversia sobre la necesaria residencia personal de los obispos...* de Bartolomé de Carranza que celui-ci avait publié en latin, à Venise, en 1547, et qui avait augmenté la rancœur que lui tenaient d'importants personnages politiques, dont l'Inquisiteur Général Fernando de Valdés. Cet ouvrage était dédié à Francisco de Navarra, évêque de Badajoz, qui avait su renoncer à la présidence de la Chancellerie de Grenade préférant le bon gouvernement des fidèles dont il avait la charge. Or, celui de Martín de Azpilcueta qui nous occupe se clôt sur une lettre au même prélat, ami fidèle, aussi bien dans l'édition de Coïmbre que dans celle de Valladolid.

15 José Goñi Gaztambide, « Por qué el Dr. Navarro no fue nombrado Cardenal », *Príncipe de Viana*, t. III, 1942, p. 419-455.

16 *Romae, In officina Iacobi Tornerii & Iacobi Berrichie*, 1584. Ce texte sera inclus dans l'*Opera omnia*, publication posthume, en 1586.

parfois extrême, entre réputation et conscience que vécu, de manière aiguë, le grand canoniste. Mais venons-en au texte.

VERS LE MOT « REPUTACIÓN »

À partir de la 45^e lettre du livre 2 des fameuses épîtres de Grégoire-le-Grand¹⁷, Père de l'Église à l'autorité insurpassable (haut fonctionnaire, moine, pontife et saint, et dont l'œuvre s'inscrit pleinement dans la continuité de l'enseignement de saint Augustin), Martín de Azpilcueta entend contribuer à « sauver nos âmes si tourmentées sur cette mer tumultueuse de notre vie ici-bas ». Il doit le faire d'une manière qui s'avère profitable à la fois à son détracteur et aux partisans de celui-ci, à la dignité de la chaire de professeur qu'il occupe ou à celle de la chanterie qui lui a été accordée, ainsi qu'à lui-même. Mais l'éminent canoniste veut démontrer aussi, au-delà de la dignité de son « art et de sa profession »¹⁸ (comme il l'écrit à la reine du Portugal), sa capacité à tenir l'exigence morale chrétienne – qu'il enseigne et théorise – dans la tension entre l'obligation sociale du personnage public de se défendre et l'obligation morale de ne point pécher en rétorquant à celui qui diminue sa réputation – autrement dit, entre cette dernière et sa conscience.

La leçon s'organise de la manière suivante : neuf préludes, ou présupposés, sur la cause de la composition de la *repetitio*, sont développés pour revisiter l'opposition traditionnelle sur le parler et le taire articulée à la réponse à l'injure et à la flatterie. Vient ensuite la citation du texte grégorien, d'où six « conclusions » sont tirées¹⁹. À la densité et compacité de l'exposition de Martín de Azpilcueta, s'ajoutent la méthode d'enseignement et de recherche employée, typiquement scolastique et fortement ritualisée, ainsi qu'un maniement extrêmement maîtrisé

17 Martín de Azpilcueta, *Tractado de alabanza y murmuración en el qual se declara quando son mérito quando peccado venial e quando mortal*, Valladolid, Adrian Ghemart, « a costa del author: véndese en casa de Antonio Suchet », 1572, p. 25-26.

18 « A la muy alta y muy poderosa Señora, Doña Catalina, primera deste nombren Reyna de Portugal, de los Algarues, de aqueude y allende, &c. Martin de Azpilcueta Nauarro. Gracia diuina para gloria soberana temporal y eterna dessea », publiée dans l'édition *princeps* de Coïmbre et dans celle de Valladolid.

19 La « Summa desta Repeticion » annonce : « [...] la primera Conclusion, dever nos pesar de la falsa loa, y no deber nos holgar con ella. Con 9 confirmaciones, 6 oposiciones o dificultades soltadas y 17 corollarios muy quotidianos » ; la 2 « deuer nos alegrar del falso vituperio. Con 10 Confirmaciones, 7 oposiciones, sus respuestas, y 10 determinaciones Corolarias ». 3 : « bastar nos que nuestra conciencia nos alabe. Con algunas confirmaciones y oposiciones soltadas ». 4 : « ser gloria el ser conocido y aprobado de uno solo. Con 4 confirmaciones, 4 oposiciones: y para su soltura las definiciones, conveniencias, y diferencias de la alabanza, honra, gloria, fama, y reverencia, profundamente tratadas ». 5 : « ser licito desear gloria, y holgar con ella. Con 4 confirmaciones, 8 oposiciones, 40 corolarios y 9 determinaciones ». 6 : « la detraccion y murmuracion ser grave pecado? con 10 confirmaciones y la diferencia y conveniencia de la detraccion y murmuracion, con su definicion recatada y 72 corolarios ».

du rapport aux autorités intellectuelles et politiques. À chaque pas, un art d'argumenter se déploie, « selon le pour et le contre », pour une détermination de la solution à la difficulté d'interprétation posée.

Il n'est évidemment pas question de suivre ici dans le détail ce raisonnement qui, au fil des exemples évoqués, fait entrer l'ensemble du corps social et de ses états, depuis la noblesse jusqu'au délinquant infâme en passant par les médecins et *letrados*. Nous nous limiterons ici à rendre compte des définitions que Martín de Azpilcueta propose de quelques termes clés – tout étant affaire de mots « dans une société qui, dans son plus grand nombre, ne vit que par la parole proférée et se trouve, du même coup, sous la menace constante de subir des informations qu'elle ne peut pas contrôler »²⁰.

66

En tout premier lieu, il convient de remarquer que le terme « *reputación* » n'a que de très rares occurrences dans la *repetitio*. Sur l'ensemble du texte, celles-ci ne sont qu'au nombre de quatre, deux sous leur forme latine et deux en castillan – dans la même proportion, d'ailleurs que « *crédito* », auquel Azpilcueta préfère « *precio* » en référence à l'estime sociale d'un individu. « *Reputación* » n'est d'ailleurs pas répertorié pour lui-même, pour désigner une forme de reconnaissance sociale, et n'apparaît que pour définir la « *reverencia* »²¹, ou lorsqu'il s'agit d'établir ce qui rassemble ou distingue les termes « *loa, alabanza, honra, fama, gloria, reverencia* » entre eux.

Aristote et Thomas d'Aquin sont les références qui déterminent ce qu'est « *loa* » et « *alabanza* » – la grandeur de la vertu, autrement dit « la grandeur de quelque bien » –, tout comme « *honra* » – « *muestra de reverencia y acatamiento para testimonio de alguna excelencia* » –, caractérisée par les signes honorifiques, la manifestation publique liée au prestige d'une charge, d'un titre, d'un bénéfice ou la valeur d'une personne. Quant à « *fama* », elle constitue un état approuvé par des lois et des coutumes. Pour parvenir à sa propre définition, Martín de Azpilcueta fait d'abord état de son désaccord avec celle du juriste Callistrate qui la limite à la « vertu et les bonnes œuvres », avant de l'ouvrir à tous les autres biens de l'âme, de l'intelligence (*ingenio*), de la mémoire, de la science, au bien provenant de la beauté et de la force du corps, à la fortune, à la richesse, aux dignités, autrement dit à un éventail très large de pratiques sociales. En opposition avec Callistrate toujours, le canoniste affirme que la « *fama* » est complexe, au point de pouvoir aussi appartenir à l'infâme, et il apporte deux exemples à l'appui : celui d'Henri VIII d'Angleterre – hérétique certes, mais

20 Claude Gauvard, « La *Fama*, une parole fondatrice », *Médiévales*, n° 24, 1993, « La renommée », p. 5-13.

21 « *Reputación* » n'est d'ailleurs pas répertorié dans le *Tesoro de la lengua castellana* de Covarrubias de 1611. Le terme n'apparaît que dans le *Diccionario de Autoridades*, au début du xviii^e siècle.

à la renommée exceptionnelle pour les « 6 articles » qu'il avait écrits contre Luther et qui lui avait valu l'octroi par le pape du titre de « défenseur de la foi », une « *fama* » qui perdure après, et malgré, la rupture avec Rome et l'infamie conséquente – ; celui de Jules César, infâme à cause de sa tyrannie, mais jouissant de son immense gloire guerrière. Pour « *gloria* », Azpilcueta reprend la définition du *De Inventione* de Cicéron qui avait traversé tout le Moyen Âge : « *Gloria est frequens de aliquo fama cum laude* ». S'il la conçoit comme la réputation élogieuse largement répandue d'une personne et « *una esclarecida noticia ayudada con loor* », il stipule néanmoins que cette notoriété peut aussi être atteinte sans propos louangeur aucun et par l'honneur seul – à l'exemple de Mardochée, cousin (ou oncle) de la reine Esther, seul personnage à la cour à ne pas s'être prosterné devant Haman, le ministre du roi, mais qui sut déjouer la tuerie des exilés juifs de l'empire perse. Enfin, Azpilcueta passe au crible le terme « *reverencia* » – où surgit enfin celui de « *reputación* » : « *reputación del alma con que algun bien engrandece, ora el bien esté en otros, ora en si mismo* » –, avec lequel il s'agit davantage du jugement porté par les autres et par soi plutôt que de sa diffusion²². À ces cinq définitions, le canoniste ajoute l'obligation de régir chacune de ces manières de reconnaissance sociale par l'humilité. Pour ce faire, il rappelle que « [n]ous devons nous soumettre à tout ce que Dieu a chez notre prochain, Lui qui possède tout », une formule qui, selon le rigoureux professeur, devrait être inscrite en « lettres gothiques » et se trouver à tout moment devant les yeux de nos âmes²³.

À cette caractérisation systématique et pointilleuse, suit un raisonnement de type pratique, selon la gradation qu'est « *alabar* », « *acatar* », « *honrar* », « *loar* », « *glorificar* ». Azpilcueta envisage aussi toutes les combinaisons possibles entre ces notions : la « *fama* » sans la « *gloria* », la bonne opinion sans diffusion et sans démonstration extérieure, etc.²⁴ L'exposition de toutes ces associations est longue et scrupuleuse, raison pour laquelle nous emploierons désormais, par commodité, le terme « *réputation* » pour nous référer à l'ensemble des termes examinés par Azpilcueta – anticipant ce qui sera le triomphe final et tardif de ce terme sur tous ceux déterminant quelque forme de reconnaissance collective²⁵.

22 Martín de Azpilcueta, *Tractado de alabanza y murmuración en el qual se declara quando son mérito quando peccado venial e quando mortal*, op. cit., p. 110-113.

23 *Ibid.*, p. 113-115.

24 *Ibid.*, p. 117-119.

25 Il convient de rappeler ici l'ouvrage classique de María Rosa Lidia de Malkiel, *La idea de la fama en Edad Media castellana*, México, Fondo de Cultura Económica, 1952.

Dès les premières pages de la *repetitio* du Docteur Navarrais où est posée la question très pratique de ce que doit faire le chrétien lorsqu'il est loué (au-delà de l'avertissement de la fable du corbeau d'Ésope enseignant à ne pas croire des propos qui ne peuvent être que flatteurs), ou vitupéré, apparaît le mot « *consciencia* », avec une référence immédiate à saint Paul²⁶. Car pour mesurer la vérité de ce qui se dit de lui, le chrétien doit avant tout sonder son âme – s'attrister si celle-ci n'a pas la bonté célébrée, se réjouir si elle n'a pas la méchanceté blâmée – suivant le principe déclaré au verset 12 de la *Deuxième Épître aux Corinthiens* – « notre gloire est le témoignage de notre conscience » –, ainsi qu'au 16:19 du *Livre de Job* – « dans les cieus est mon témoin » – ceux-là mêmes relevés par Grégoire le Grand dans son épître fameuse. Or, la clarté de ce précepte se heurte au nombre et à la complexité des conduites possibles. Aussi, une fois encore, Azpilcueta envisage-t-il les attitudes paradigmatiques à partir desquelles discerner le bien et le mal dans la variabilité infinie des comportements.

Si la conscience peut témoigner de la bonté qu'attestent les louanges des autres, elle doit attendre le jugement de Dieu qui décidera après notre mort de la vérité du mérite. Dans cette attente, l'insuffisance intrinsèque du témoignage qu'apporte la conscience constitue une excellence émulation – tout comme la vitupération infondée : soit on désirera mériter les louanges et œuvrer pour atteindre le royaume des cieus, soit on cherchera à parfaire sa vertu et s'élever davantage.

Charité et amour du prochain interdisent au chrétien l'indifférence à la fausseté du propos louangeur ou injurieux. Revenant à saint Augustin – « *dos cosas son conciencia y fama, tu conciencia es para ti necesaria, tu fama para el projimo* » –, Azpilcueta affirme que le chrétien qui se fie à sa conscience et méprise sa réputation se montre cruel. La cruauté constituant un péché – selon saint Thomas : « *peca el que de su fama no cura* » –, le blâme d'autrui, même le plus injuste, oblige toujours non seulement à la patience mais aussi et surtout à faire le bien. En cet endroit de l'exposé, Azpilcueta déroule un guide très pratique pour que la « personne publique » s'éloigne en une telle situation du péché de cruauté. Suivant l'enseignement de saint Grégoire toujours, Azpilcueta affirme avec insistance que « ceux dont les vies sont exposées pour l'exemple des

²⁶ Martín de Azpilcueta, *Tractado de alabança y murmuración en el qual se declara quando son mérito quando peccado venial e quando mortal*, op. cit., p. 26-27. On ne s'étonnera pas de l'immédiateté de ces citations : les écrits de saint Paul ont légué une conception et une problématique spécifiques de la conscience qui redeviennent centraux à partir de l'institutionnalisation de la confession en 1215 et de l'importance que prend le sacrement de la pénitence.

autres doivent réfréner s'ils le peuvent les paroles des médisants » car celles-ci corrompent l'innocence de ceux qui ont pu les entendre. Conséquemment, la personne publique qui ne se soucierait guère de nettoyer la fausse infamie perdrait de son autorité et, partant, empêcherait le profit moral du prochain. Admonester en secret celui qui vitupère ne saurait donc suffire et il faudra lui faire reconnaître la folie de ses propos publiquement. Le canoniste insiste encore : confronté à quelque propos critique, le silence n'est pas le bon choix, car il fait enrager davantage le vitupérant, ce qui confine à la vengeance. Surtout, se taire face à la vitupération confond son prochain sur ce qui est bien et sur ce qui est mal. Azpilcueta ajoute à sa démonstration des exemples variés : depuis le religieux chez qui vit une femme avec laquelle il n'y a aucune relation coupable et qui ne doit pas s'habituer à la mauvaise rumeur qui court... à l'affaire de Coïmbre qui lui tient tant à cœur²⁷.

Dans cette leçon magistrale, l'autre grande référence sur la conscience est Thomas d'Aquin : une conscience qui n'est pas une puissance, un pouvoir d'agir mais l'acte. C'est cette conscience qu'Azpilcueta sollicite et veut mettre à l'œuvre : une sorte de connaissance « appliquée » – *cum scientia*, une connaissance non isolée mais en rapport avec quelque chose d'autre –, autrement dit l'application de nos connaissances à ce que nous avons fait, omis de faire, ou allons faire. Il s'agit là de la conscience de ceux qui peuvent apporter le conseil clé au chrétien en proie au doute face à la louange ou la détraction – qui vise ou soi, ou le prochain, ou le puissant, ou les universitaires à la science et conscience renommées qui apparaissent à plusieurs reprises dans ce texte et constituent la catégorie sociale d'appartenance de notre auteur.

Appliqué à la réputation, l'acte de la conscience consiste à distinguer objet et fin principale dans l'œuvre par laquelle est recherchée ou obtenue quelque forme de reconnaissance sociale (la renommée, ou l'honneur, ou la célébrité, etc.). Pour s'assurer de la compréhension de l'impératif selon lequel Dieu et sa gloire doivent être la fin de chacune de nos œuvres, Azpilcueta recourt à un exemple social extrême : on ne tue point à la guerre pour la gloire ou, *a contrario*, par peur de l'infamie et du déshonneur, mais pour le service de son roi et de la « république », pour Dieu. Et cette exigence, première, majeure et suprême, ne peut être soumise de quelque manière que ce soit à l'objet qu'est la renommée, ou encore la louange, l'honneur, la célébrité ou la gloire – toujours mineur. Autrement dit, l'intention doit toujours anticiper l'exécution, bien que l'ordre événementiel soit le plus souvent inverse.

Aspirer à la réputation est légitime et le désir en est naturel si l'intention est de rechercher l'honneur de Dieu, le bien spirituel du prochain ou le sien

²⁷ *Ibid.*, p. 84-99.

propre, si elle est due à la fonction, à la charge ou au titre éminents, s'il y a œuvre d'humilité, de charité, de gratitude ou de toute autre vertu. Il va sans dire que l'œuvre mauvaise ou vaine pourra avoir pour fin l'amour de Dieu ou la vertu, elle restera ce qu'elle est. Au contraire, ne pas œuvrer en référence à Dieu, source de toute vertu, fait tomber dans la fausse gloire et mène à l'honneur vain. Ce qui peut toutefois ne pas être un péché mortel sauf si ce qui est désiré est péché mortel, ou faux, ou contraire à la divine révérence, ou encore lorsqu'on se croit plus important que Dieu, si on se place avant Dieu – où Azpilcueta anticipe lointainement la définition de l'affirmation glorieuse de soi, égoïste, de l'« amour propre » que dénonceront au XVII^e siècle Pascal ou La Rochefoucault. Lorsqu'une forme de reconnaissance sociale est la fin ultime recherchée, selon les circonstances et les acteurs, le péché commis est véniel ou mortel.

70

L'amour appliqué à la réputation constitue donc un danger et est un ennemi perpétuel. À nouveau, Azpilcueta recourt, entre autres références, plus particulièrement à saint Thomas pour souligner le péril terrible du monstre de la « *ambición* » qui, telle la gloire vaine, n'est autre que l'amour désordonné de l'honneur. Car, à son tour, l'ambition est une « mère maudite, qui engendre, alimente et abrite sept filles » – les textes moraux faisant appel de manière récurrente à la métaphore du lignage – pires qu'elle encore : la jactance (qui consiste à manifester par des mots sa propre excellence, vraie ou fausse) ; l'entreprise de nouveauté (pour « se vendre pour grande » et de manière désordonnée) ; l'hypocrisie (qui cherche à « vendre » des choses fausses pour vraies) ; l'obstination (à se montrer plus important que les autres, toujours de manière désordonnée) ; la discorde (où l'on cherche à montrer une valeur supérieure à celle d'autrui) ; la « *contención* »²⁸ (« *para mostrarse desconcertadamente voceando en platicas* ») ; et enfin la désobéissance (ne pas accomplir ce qui est demandé ou le faire pour d'autres raisons, à sa convenance). Combattre cet amour « désordonné », le faire « héroïquement et noblement », exige de troquer l'amour de la réputation (chose humaine), pour l'amour des choses divines (Dieu, le Christ, la Vierge, les saints, etc.) afin de prétendre atteindre la cour céleste²⁹.

Les exemples choisis par Azpilcueta parmi les réalités qu'il observe dessinent un spectre très large, qui va du juriste au confesseur, tous friands de flatteries et lancés à obtenir la réputation d'être le meilleur. Il y est beaucoup question des mauvais aspects de l'université – la « *universidad odiosa* »³⁰ –, qui subit une

²⁸ Le sens en est ici celui du castillan classique, désormais tombé en désuétude, d'altercation et de dispute.

²⁹ Martín de Azpilcueta, *Tractado de alabanza y murmuración en el qual se declara quando son mérito quando peccado venial e quando mortal*, op. cit., p. 200-202.

³⁰ *Ibid.*, p. 1.

critique en règle. C'est commettre un péché par présomption que de briguer le grade de bachelier, de licencié ou de docteur sans en avoir le niveau, et tout autant d'aider le prétentieux à y parvenir. Sont aussi dans le péché les maîtres des enfants des familles riches qui n'apprennent véritablement que l'équitation, le cheval ne regardant pas le statut et la dignité du cavalier qui saura ou ne saura pas mener et gouverner sa monture. Quant aux chaires universitaires, Azpilcueta demande au roi un nouveau mode d'accession afin qu'elles ne soient plus stipendiées – prudent, il n'évoque que l'exemple de Toulouse et n'en donne aucun pour la péninsule Ibérique – car rares sont celles sur lesquelles « le démon n'ait pas un million de péchés mortels [...] si l'on compte les désirs mauvais et délibérés, les mauvais propos et les faits des candidats et de leurs alliés », toutes choses qui éloignent de l'amour de Dieu et du prochain. « *Quien tiene oydos oiga* » avise Azpilcueta : c'est pécher que de vouloir exercer un art que l'on ne connaît pas, c'est tomber dans la présomption, la vaine gloire, l'orgueil que d'accepter un métier public sans être à la hauteur de sa charge. Selon le rigoureux Azpilcueta, l'absolution de ce péché passe par la démission³¹.

VALEUR ÉCONOMIQUE DE LA RÉPUTATION

L'aspect à relever de cette leçon est son articulation, plus qu'à la dimension sociale, à l'économique – ce que dit la présence, puis l'extension, d'un mot dont l'étymologie latine, *reputare*, signifie d'abord le calcul, le compte et l'estimation. Celle-ci apparaît explicitement lorsque le canoniste tente de définir ce qui lie ensemble les formes d'appréciation collective que sont la *loa*, *alabanza*, *fama*, *gloria*, etc. Afin de déterminer quelque similitude entre elles, il rappelle tout d'abord le principe selon lequel elles ne sont pas des vertus – ni morales, ni intellectuelles, ni théologiques –, la vertu étant un *habitus* et une qualité de l'âme³². Or, ni la louange, ni l'honneur, ni la gloire, ni la célébrité, ni la renommée ne sont des qualités de l'âme, car qui jouit d'une bonne ou excellente considération peut être méchant et vicieux³³.

L'analogie que Martín de Azpilcueta distingue et pose est donc la valeur de la réputation – le mot employé à ce point de son raisonnement est « *precio* » : « *todos ellos son bienes de mucho precio, y tan grandes que de su naturaleza exceden los bienes y hacienda* ». Cette valeur, qui surpasse amplement tout argent ou patrimoine, est celle-là même que déclare Salomon dans le *Livre des Proverbes*, au verset 22,1 – « le renom l'emporte sur de grandes richesses » – ainsi que dans

³¹ *Ibid.*, p. 50-57.

³² *Ibid.*, p. 119-120.

³³ *Ibid.*, p. 120-214.

l'Éclésiastique, au verset 41,12 – « Aie souci de ton nom, car il te restera / bien mieux que mille fortunes en or ». Pour le canoniste, il ne s'agit ni d'une parabole ni d'une métaphore, et la réputation n'est pas une simple ressource symbolique : le chrétien doit préférer, littéralement, la réputation parmi tous les biens terrestres dont il dispose à cause de son prix. On retrouve aussi au fondement de ce présupposé saint Thomas : « *la honra ser el mayor de todos los bienes exteriores* ». Cette primauté de la renommée parmi les possessions matérielles est confirmée par le rappel de la détermination de quelques docteurs de l'Église (sans autre précision dans le texte d'Azpilcueta) selon laquelle la restitution de biens, en espèces sonnantes et trébuchantes, n'oblige pas en conscience si elle doit s'avérer préjudiciable à la réputation. Un exemple frappant est encore donné au lecteur pour l'aider à mesurer la force de ce principe – la femme adultère n'est pas obligée, en conscience, de publier son péché si son aveu doit mettre en péril l'héritage de ses enfants –, dont l'unique limite est l'intégrité physique et la vie qui doivent toujours être conservées, selon le désir naturel que Dieu a placé dans sa créature³⁴.

Azpilcueta remet encore en question l'opinion selon laquelle l'infamie est pire que la mort, ou qu'il convient de mourir pour défendre son honneur : le chrétien ne peut avoir, tel les Romains, l'honneur pour idole. D'ailleurs, mourir pour l'honneur n'est pas un effort véritable. Ce qui l'est, c'est de mourir pour ce qui fait mériter l'honneur. Aussi le canoniste condamne-t-il au passage la noblesse et les hommes de guerre qui se jettent dans quelque combat pour l'honneur et l'enrichissement et non point pour ce qui les font les atteindre : la chose publique, le bien commun, l'obligation du serment fait au roi ou au capitaine³⁵.

ENJEUX

Passons sur les enjeux immédiats de chaque édition de cette *repetitio* : l'entreprise de Martín de Azpilcueta de contrecarrer tout risque de dégradation de la dignité de sa charge universitaire, de son statut de professeur face à son compétiteur défait et vengeur ; la réédition à Valladolid qui fut théâtre du procès de Carranza alors que le parti espagnol travaillait contre l'élévation au cardinalat du Docteur Navarrais à Rome ; la traduction en latin et l'établissement final et serein du texte au cœur de l'orthodoxie catholique, une fois épuisé le temps individuel des batailles politiques.

Quelle que soit l'étape à laquelle ce texte est envisagé, celui-ci affirme que la réputation est l'existence sociale même, incluse dans la catégorie sociale

³⁴ *Ibid.*, p. 119-124.

³⁵ *Ibid.*, p. 119-126.

d'appartenance, ainsi que l'estime portée sur la valeur de qui occupe une fonction ou une charge non pas seulement par la dignité qui y est attachée, mais aussi dans l'interaction avec ses pairs – comme a pu l'observer et l'analyser Azpilcueta à l'université. Il montre combien les codes se compliquent, se multiplient et s'enchevêtrent, au point que la réputation doit d'abord devenir une négociation âpre dans la conscience : quelque chose bouge dans l'interprétation des relations sociales, même si la société chrétienne est encore loin d'avouer le triomphe de la formule du philosophe Hobbes : « *Homo homini lupus, bellum omnium contra omnes* » (déjà fortement présente dans la littérature espagnole dès la fin du xvi^e siècle). Néanmoins, soulignons que cette *repetitio* ne recourt pas au vocabulaire guerrier pour définir ou conceptualiser la réputation : celle-ci n'y est pas encore explicitement ce qui se conquiert, se défend, s'accroît tant que possible – tel le pouvoir.

Or, cette conscience – son contrôle – fait l'objet d'une compétition plus rude entre pouvoirs séculier et ecclésiastique que le disciplinement des comportements, alors que s'approfondit le processus de confessionnalisation qui, aussi bien en Espagne qu'au Portugal (où l'Inquisition s'implante dans les années 1530 alors qu'Azpilcueta s'installe à Coïmbre), transforme le péché en délit et le délit en péché³⁶. Lorsque la pratique de la confession commence de se voir prise entre la loi (à la fois du droit positif de l'Église et de l'État) et la conscience, la réputation – dont le désir n'est pas en soi vicieux mais périlleux – constitue un enjeu clé dans une société anxieuse à la fois de l'honneur et de son salut, pour construire un univers de normes – soustrait au droit positif – et un éventail de solutions à l'aspect légaliste pour les problèmes de conscience qu'elle pose. Azpilcueta, selon qui le pouvoir sacerdotal doit détenir seul, par la confession sacramentaire et l'obligation du secret qui lui est liée, le pouvoir d'imposer quelque pénitence et la *potestas clavium* pour les amener aux portes du royaume céleste, saisit la centralité de ces pratiques et valeurs sociales. C'est pourquoi il joue un rôle de premier plan dans la constitution d'une dialectique de la rigueur et de l'indulgence, dans l'appréhension par la théologie morale et la casuistique – parfois qualifiée de « second droit canon » – des scrupules angoissés du chrétien pris dans la tension entre renommée publique et conscience individuelle. *A contrario*, peut-être faut-il lire dans la réduction de la seconde partie de la *repetitio* portugaise et du traité vallisolétan qui était consacrée à la pratique inquisitoriale autour de l'infamie et du secret tout comme dans le passage de cette somme d'une langue vulgaire au latin, l'aveu que l'Église romaine ne dirige plus, vingt ans après le

36 Voir le chapitre IV « El conflicto entre ley y conciencia » de Paolo Prodi, *Una historia de la justicia. De la pluralidad de fueros al dualismo moderno entre conciencia y derecho*, Madrid, Katz, 2008 [2000], p. 143-199.

Concile de Trente et l'application de ses décrets sous tutelle des monarques, que le seul magistère de la moralité pour appliquer sa sévérité – celui laissé par l'autorité séculière parvenue à faire collaborer le confesseur avec le juge et l'inquisiteur.

Que le besoin de reconnaissance soit la clé de voûte de l'ordre d'une société où la parole tisse lentement des réputations qu'elle peut tout aussi bien défaire abruptement inquiète le moraliste qui doit aider au salut des âmes. Si le rappel de la conscience, comme acte de distinction du bien et du mal et de discernement de la fin chrétienne dans toute interaction avec son prochain, mènera au succès du rigorisme à l'heure de la « conversion collective à la sévérité »³⁷ – religieuse, sociale, politique – et au paradoxe de participer à la montée de l'individualisme dans la civilisation occidentale (chacun cherchant à jouer à la fois son destin terrestre et le destin de son âme pour l'éternité), l'affirmation que toute réputation doit se construire, se conserver, durer grâce à la conscience – le for où régit la loi divine positive, et non le droit ecclésiastique, inquisitorial, civil – aide à la conservation et à l'augmentation du pouvoir d'intervention de l'Église catholique romaine.

74

Si le canoniste « conservateur » Martín de Azpilcueta tente de théoriser la réputation (ses formes, ses flétrissures, ses pertes, ses compensations...), force est de constater l'incommensurabilité du défi qu'il s'est lancé. L'extraordinaire foisonnement du texte d'Azpilcueta en est un signe : multiplication des termes ; glissements sémantiques d'un mot à l'autre ou d'une perspective à l'autre (théologie, droit canon, morale) ; diversité des exemples (qui peuvent être empruntés aussi bien aux textes bibliques et à la patristique qu'à Virgile et à Ésope) ; tentative de faire entrer l'observation pratique de la société du temps où, s'il est bien établi que la réputation appartient à un nombre réduit d'individus supérieurs – l'aristocratie –, d'autres secteurs prétendent à ce système de valeurs (tels les universitaires), car l'humanité commune a à voir avec lui, tous devant agir pour la gloire de Dieu.

Néanmoins la précocité de l'idée du « Navarrais » selon laquelle la valeur de la réputation n'est pas seulement ni principalement symbolique mais surtout hautement économique doit être soulignée – et nous obliger à envisager l'œuvre d'Azpilcueta dans sa totalité et sa cohérence et non en séparant textes moraux et écrits économiques –, d'autant que l'on touche là à une des ressemblances les plus étonnantes entre la société occidentale moderne et l'actuelle. En effet, si la réputation constitue aujourd'hui, dans notre *mundum imperium*, à la fois

³⁷ Jean Delumeau, « Préface », Pierre Hurtubise, *La Casuistique dans tous ses états. De Martín de Azpilcueta à Alphonse de Liguori*, Ottawa, Novalis, p. 6-7.

la valeur clé du capital de l'entreprise (chiffrée par des agences spécialisées) et le risque le plus problématique de tous (puisque liée à la performance, capable d'attirer investisseurs et clients, indispensable à fonder la confiance des actionnaires), elle ne laisse de provoquer un désarroi théorique patent dans la production écrite d'aujourd'hui malgré le recours à de très nombreuses spécialités (économie, comptabilité, sociologie, marketing, stratégie commerciale, communication, etc.) – à l'exception du droit, de la morale, et de toute théologie, ces « sciences » qu'Azpilcueta croisait magistralement pour appréhender la reconnaissance sociale dans sa tension avec la conscience, faisant émerger par là une casuistique certes complexe³⁸, mais mue aussi par « la nécessité de limiter la sphère de l'obligation pour protéger celle de la liberté »³⁹.

³⁸ Rappelons qu'à Coïmbre, Martín de Azpilcueta assista à l'implantation et au développement du nouvel ordre jésuite et que la Compagnie de Jésus intégra immédiatement les enseignements du canoniste dans sa pratique de la confession, dans la direction spirituelle et dans l'enseignement de la casuistique.

³⁹ Jean Delumeau, *L'Aveu et le Pardon. Les difficultés de la confession, xiii^e-xviii^e siècles*, Paris, Fayard, 1983, p. 138.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

BÉATRICE PEREZ

- Fig. 1. Inscription funéraire de Luis de Riberol (Ludovicus Riparolio), monastère de San Isidoro del Campo, Santiponce (Séville)246
- Fig. 2. Testament de Luis de Riberol, Séville, Archivo Histórico Provincial de Sevilla, section Protocolos, leg. 9118.....248
- Fig. 3. Cloître du monastère de San Isidoro del Campo, Santiponce (Séville)249
- Fig. 4. Fresque de l'Archange Michel terrassant le dragon, dernière décennie du xv^e siècle, Monastère de San Isidoro del Campo, Santiponce (Séville).....250
- Note : Au premier plan la peinture de l'archange Saint Michel et à l'arrière-plan la pierre tombale de Ludovicus Riparolio : entre les deux plans, la distance physique est de trois mètres.....250
- Fig. 5. Gravure de l'archange Michel terrassant le dragon. Porta San Sebastiano ou Porta Appia, Rome..... 251
- Note : Sur le côté, en lettres gothiques, figure un texte commémorant la bataille entre les milices romaines gibelines des Colonna et l'armée des Guelfes du roi de Naples, livrée le 29 septembre 1327 (jour de saint Georges). 251

ANTONIO BERNAT VISTARINI

- Fig. 1. Captura de pantalla de la interfaz de consulta del *Epistolario de Pedro de Santacilia i Pax*, leg. 1, carta 1, 3 de agosto de 1665327
- Fig. 2. Carta del duque de Alba al duque de Medinaceli, 24 de mayo de 1667330

FABRICE QUERO

- Fig. 1. Le Greco (Domenikos Theotokopoulos, dit) (1541-1614), *Pentecôte*, huile sur toile, 1604-1614, Madrid, musée du Prado379

JESÚS PONCE CÁRDENAS

- Fig. 1. Juan Francisco de Villava, *Del Purificado* (empresa XLIII), *Empresas espirituales y morales*, Baeza, Fernando Díaz de Montoya, 1613, fol. 99 r, Madrid, Universidad Complutense, Biblioteca Histórica «Marqués de Valdecilla»443

ENCARNACIÓN SÁNCHEZ GARCÍA

- Fig. 1. Cosimo Fanzago, Palazzo Medina (hoy Palazzo Donn'Anna), Nápoles465
- Fig. 2. Cosimo Fanzago, Teatro de Palazzo Medina466
- Fig. 3. Diego Velázquez, *Retrato de Felipe IV*, óleo sobre tela, 1628, Madrid, Museo del Prado468
- Fig. 4. Massimo Stanzione, *Retrato ecuestre del virrey Medina de las Torres*, Ronda, Museu de la Real Maestranza de Caballería469

598

JUAN JOSÉ IGLESIAS RODRÍGUEZ

- Fig. 1. Portada de la traducción española de *La nobleza comerciante* del abate Coyer (Madrid, 1781), BH FOA 1712, Port., Madrid, Biblioteca Histórica Marqués de Valdecilla de la Universidad Complutense562
- Fig. 2. Grabado incluido en la traducción española de *La nobleza comerciante* del abate Coyer (Madrid, 1781), BH FOA 1712, Grab., Madrid, Biblioteca Histórica Marqués de Valdecilla de la Universidad Complutense563

CRÉDITS

Akg-images : 379 (Album/Oronoz), 468.

Archivo epistolar de don Pedro de Santacilia y Pax (Vinagrella, Llubí)/A. Bernat Vistarini : 327, 330.

Archivo Histórico Provincial de Sevilla, Protocolos Notariales, cat. Numb. 9118P avec la collaboration de l'agence La Collection : 248.

Biblioteca Histórica de la Universidad Complutense de Madrid avec la collaboration de l'agence La Collection : 562, 563 (BH FOA 1712); 443 (BH FL 2010).

Encarnación Sánchez García : 465, 466.

Igor Todisco Imaging avec la collaboration de l'agence La Collection : 251.

José Moroa : 469.

San Isidoro del Campo/Alejandro Romero Romero : 246, 249, 250.

COUVERTURE

B. Perez : rabat de 1^{re} de couv.

Mellaria (Asociación tarifeña para la defensa del patrimonio cultural) : 4^e de couv.

Rijksmuseum, Amsterdam avec la collaboration de l'agence La Collection : 1^{re} de couv.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	
Béatrice Perez	7

PREMIÈRE PARTIE

DÉFINITION D'UN CONCEPT

Le succès diplomatique comme garant de la réputation espagnole	
Lucien Bély	25
«Reputación» como concepto correspondiente a un modelo de organización política	
José Martínez Millán	39
Réputation et conscience: le <i>Commento en romance a manera de repetición latina y scholástica... sobre el capítulo Interverna XI q. III</i> de Martín de Azpilcueta (Coïmbre, 1544; Salamanque, 1572; Rome, 1584)	
Michèle Guillemont	61

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉPUTATION DU ROYAUME

La réputation du Prince: d'exigence personnelle à enjeu politique	
Michèle Escamilla	79
El príncipe y la dinastía perfecta. Carlos V ante las Cortes de Castilla (Valladolid, 1518)	
Juan Manuel Carretero Zamora	97
La réputation du roi d'Espagne à l'épreuve des premiers troubles aux Pays-Bas	
Bertrand Haan	115
La reputación de Felipe II y el caso don Carlos	
Ricardo García Cárcel	137
La reputación de la monarquía hispánica a través del proceso de beatificación y canonización de Teresa de Jesús	
Rosa M ^a Alabrús	151

TROISIÈME PARTIE
UNE RÉPUTATION AU REGARD
DE L'EUROPE

602	Pierre Favre, une réputation européenne. Homme de missions, homme d'écriture Annie Molinié	165
	Historia, reputación y método bajo Felipe III: logros e ilusiones de Clio en la primera modernidad Renaud Malavialle	175
	«Papeles» de reputación: embajadas, cartas, informes e historias en la primera mitad del siglo XVII María Soledad Arredondo	191
	Lisboa, Roma, Nimega 1668-1678: ¿crisis o reajuste de la reputación? María Victoria López-Cordón Cortezo	207

QUATRIÈME PARTIE
JEUX ET ENJEUX DE LA RÉPUTATION :
CONSTRUIRE LA *REPUTACIÓN*...
OU LA RÉTABLIR

Au nom des siens, pour l'honneur et la réputation. Luis de Riberol, Génois « <i>espurio y bastardo</i> », contre le clan des Grimaldi et consorts Béatrice Perez	231
La réputation des Guzmán. Jeux et enjeux de l'alliance matrimoniale entre les Medina Sidonia et les Éboli au xvi ^e siècle Adeline Léandre	253
La reputación como medio de conseguir la gloria. Algunas reflexiones sobre el valor de la Fama Fátima Halcón	271
La construcción de su reputación por parte de don Pedro Girón (1574-1624), III duque de Osuna, virrey de Sicilia y de Nápoles Augustin Redondo	275
Les conquérants des Indes occidentales aux prises avec la « <i>reputación</i> » Louise Bénat-Tachot	301

Don Pedro de Santacilia y Pax, bandido y procurador real. Algunas calas en su epistolario Antonio Bernat Vistarini	321
« Pureté de sang » et <i>reputación</i> des lignages : une arme fatale? Raphaël Carrasco	343

CINQUIÈME PARTIE
SE JOUER DE LA RÉPUTATION

La mauvaise réputation du Greco : mystère de la <i>Pentecôte</i> et mystique de la création dans une de ses dernières toiles Fabrice Quero	367
« Cette mauvaise réputation... » À propos de Miguel de Cervantes Saavedra María Zerari	385
Le poète artisan de la réputation dans l'Espagne des <i>validos</i> Mercedes Blanco	409
Dintornos de un panegírico romano: los elogios a la Casa Barberini de Gabriel de Corral Jesús Ponce Cárdenas	435
Ocultamiento y ostensión del virrey de Nápoles Medina de las Torres Encarnación Sánchez García	453

SIXIÈME PARTIE
REPUTACIÓN ET USAGES SOCIAUX

Juegos de reputación: honra, servicio y traducción en la Monarquía Hispánica (siglos XVI-XVII) Claire Gilbert	475
Todo es conspirar contra España. Reputación y libros prohibidos (siglos XVI-XVII) Manuel Peña Díaz	499
La Fama: alegoría y síntesis en las cabalgatas festivas del mundo hispánico (siglo XVI) José Jaime García Bernal	513
Fama y virtud de las reinas de España en las exequias de los siglos XVII y XVIII Eliseo Serrano	541

El afán de reputación en la burguesía de negocios española moderna: entre el prejuicio social y la estrategia ascensional Juan José Iglesias Rodríguez	561
De la mauvaise réputation de la réputation Francis Wolff	587
Table des illustrations	597
Crédits	601



Araceli Guillaume-Alonso, professeure émérite d'histoire et civilisation de l'Espagne moderne de Sorbonne Université, a dirigé la composante Civilisation et histoire de l'Espagne classique (CHECLA) de l'équipe CLEA. Elle a œuvré à décloisonner les études sur l'Espagne moderne en codirigeant plusieurs ouvrages aux PUPS (sur les jésuites, les couleurs ou les voix du silence à l'époque moderne) et en ouvrant les horizons de réflexion : de la Méditerranée à l'Atlantique ; de la *Santa Hermandad* aux madragues ; de la pratique de la justice à l'exercice des pouvoirs et au disciplinement des consciences ; de la réputation aux exils ; des fêtes tauromachiques aux célébrations, puis à la part de la musique ; des élites aux marchands ; de l'ailleurs aux « rêves d'évasion ». Son dernier livre, *Las Almadrabas (1525-1650). Negocio y prestigio de los duques de Medina Sidonia*, est à paraître aux éditions Catedra. Chevalier de l'ordre national du Mérite et chevalier de l'ordre des Palmes académiques, elle a été vice-présidente des Relations internationales de l'université Paris-Sorbonne (2012-2016).

IBERICA
COLLECTION

Collection dirigée par Araceli Guillaume-Alonso

